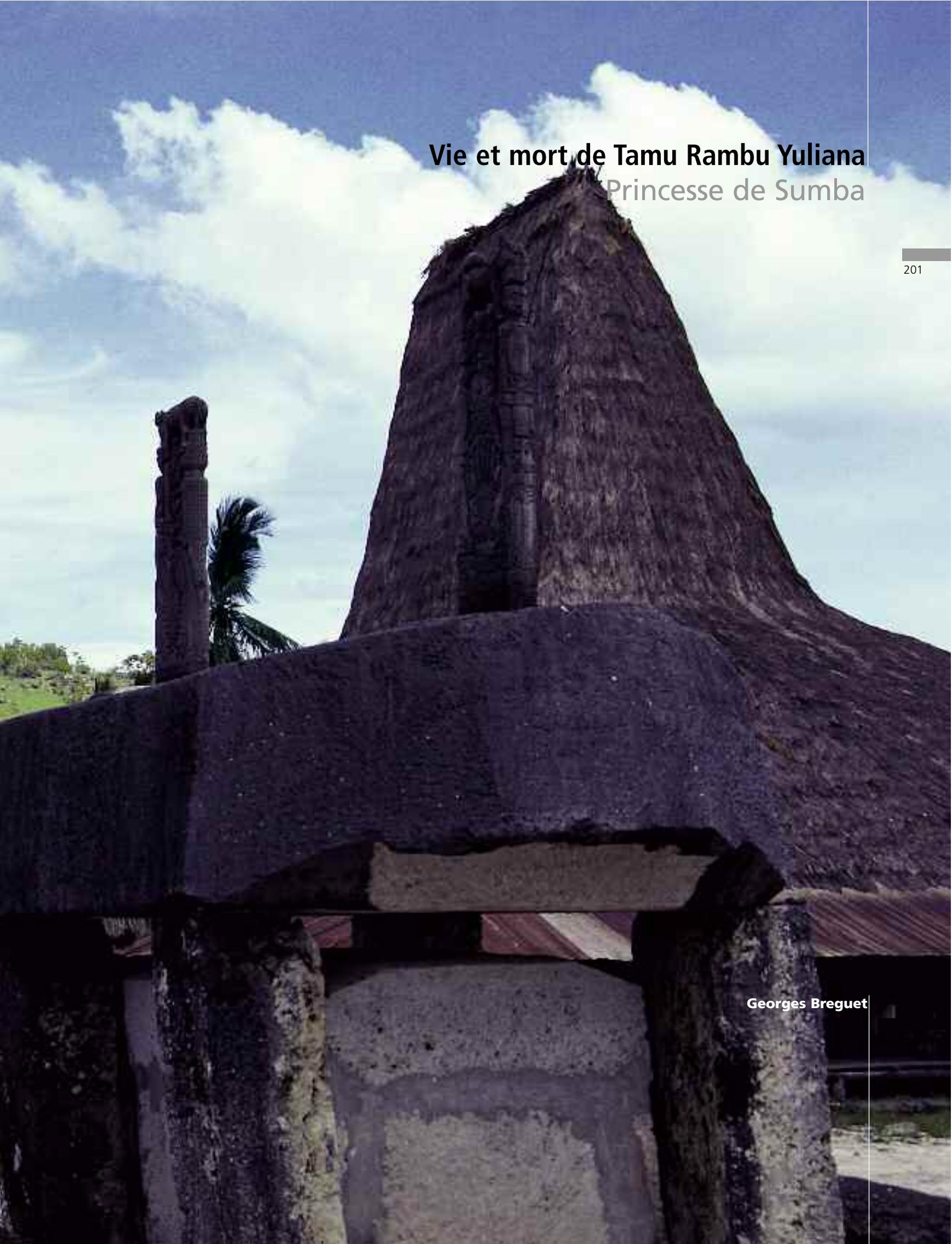




Vie et mort de Tamu Rambu Yuliana Princesse de Sumba

201

Georges Breguet



Quelques généralités sur l'île de Sumba¹ et le domaine de Rindi

Fragment anciennement détaché de la plaque continentale australienne, l'île de Sumba (environ 11 000 km²) est située au sud de l'arc volcanique des petites îles de la Sonde, en face de la partie occidentale de l'île de Florès. Sumba, de nature calcaire et sédimentaire, est formée de collines et de plateaux couverts de savanes herbeuses parfois percés de vallées creusées par l'érosion où l'on peut trouver des forêts galeries. Le climat y est chaud et très aride, sauf durant la saison des pluies qui ne dure que de décembre à mars. Peu peuplée, Sumba compte actuellement moins de 600 000 habitants, une des plus basses densités humaines d'Indonésie. L'île est divisée administrativement en deux parties : Sumba occidentale et Sumba orientale, cette dernière présentant une unité ethnique, culturelle et linguistique² plus grande que la partie occidentale. La ville de Waingapu est le centre administratif de Sumba orientale, c'est aussi le centre de la vie économique avec son port et son aéroport ainsi que ses communautés chinoises, arabes et bugis, sans compter ses nombreux fonctionnaires indonésiens. Dans la campagne, autour de Waingapu, on trouve les villages des principaux domaines traditionnels (au nord-ouest : Kanatang, Kapunduk, Napu ; au sud-est : Kambera (Prailiu), Kadumbul, Umalulu (Pau), Rindi, Mangili, Waijilo ; au sud-ouest : Lewa ; au sud : Tabundung, Karera (Nggongi). Notons encore la présence, le long des côtes, d'une communauté provenant de l'île de Savu qui forme près de 10% de la population.



Fig. 1. Cette photographie prise dans les années 1950, provient de l'album personnel de l'ancien raja Umbu Hapu Hambandima, père de la princesse Tamu Rambu Yuliana, représentée à gauche. A droite, la princesse Tamu Rambu Mirinai Liaba, la troisième femme de l'ancien raja et mère du raja actuel Umbu Kanabundaung. En arrière-plan, une « esclave » ata porte le couteau sabre kahidi yutu ou leiding, symbole des princesses.

L'économie locale est toujours dominée par l'élevage des chevaux, des porcs et des buffles mais aussi, depuis la colonisation hollandaise, par celui des vaches brahmanes. Dans la partie orientale, l'agriculture est principalement vivrière (maïs³, riz, patate douce, cassave, légumes, fruits et noix de coco). Les produits de la pêche locale, de même que les poulets et les œufs, jouent un rôle important dans l'apport en

Pages de titre. Village de Prai Yawang, centre rituel et politique de Rindi, 1992.
Photo de l'auteur.



protéines nutritives, les grands animaux n'étant consommés que lors des cérémonies. Selon des rapports récents de Betke & Ritonga⁴, on peut considérer que l'économie locale peine à décoller et que le nombre de pauvres est toujours important.

Historiquement, les échanges entre Sumba et l'extérieur étaient dominés par l'exportation du bois de santal⁵, des chevaux, des esclaves et des textiles locaux alors que l'importation fournissait l'or et l'argent sous forme de lingots (ou plus communément de monnaies) qui étaient ensuite fondus pour produire des bijoux. On importait des textiles des Indes (surtout des étoffes imprimées ou batikées en coton mais aussi des étoffes en soie, dites *patola*, décorées grâce à la technique du double ikat), de la région d'Ende dans l'île de Florès (des sarongs ikatés en coton), de l'île de Buton (des étoffes en coton bleu indigo faisant office de monnaie d'échange) et de Java (principalement des étoffes batikées de forme carrée utilisées comme couvre-chefs). On importait aussi d'autres objets précieux comme des perles de verre ou de porcelaine, des canons et autres objets en bronze, de l'ivoire et de la porcelaine⁶. Ces objets importés formaient avec les textiles et les objets de valeur produits localement les trésors sacrés des familles nobles.

Origines, classes sociales et religion

Selon les mythes, les habitants de Sumba descendraient de migrants arrivés par bateaux, dans des temps immémoriaux, au Cap Sasar au nord de Waingapu. Ils y auraient fondé le premier village Wunga puis se seraient dispersés dans le reste de l'île. Pour le moment, l'étude et la compréhension de la préhistoire et protohistoire locales restent limitées, à l'exception de fouilles à Melolo (Sumba orientale) qui ont mis en évidence des objets et des structures datant de l'âge du métal (500 avant J.-C – 1000 après J.-C.)⁷.

Traditionnellement, la société était divisée en trois classes : les nobles *maramba*, les gens du commun ou roturiers libres *kabihu* et les esclaves *ata*⁸. La religion locale est appelée par les Sumbanais eux-mêmes *marapu*⁹. Elle repose sur une conception duale du cosmos (masculin-féminin, soleil-lune, terre-ciel, chaud-froid, dessus-dessous, droite-gauche), un outil conceptuel commun à toutes les populations de l'archipel¹⁰. L'entité divine qui englobe ce dualisme et l'unit parfois de manière incestueuse peut être appelée : « Nos père et mère communs ». Après avoir créé le monde, l'entité divine a continué à le surveiller mais elle a transféré la gestion des affaires humaines aux esprits des ancêtres claniques, les *marapu*. Ces derniers furent conçus dans le ciel et occupèrent la terre sur ordre divin où ils devinrent les esprits tutélaires de leurs descendants humains¹¹. Ce sont eux qui fixèrent les règles de vie dans les lois coutumières (*hori* dans la langue locale ou *adat* en indonésien). Ces lois peuvent différer d'un domaine de l'île à un autre. Comme, par principe, il n'est pas possible de s'adresser directement à



Fig. 2. Manju Yanggi est l'un des quinze prêtres ama bokul qui dirigent les rituels du domaine de Rindi. Photo de l'auteur.



Carte. Île de Sumba.

l'entité divine, par exemple en cas de problèmes (décès, maladies, famines, guerres, etc.), il faut passer par l'intercession du *marapu* ancêtre du clan. À Rindi¹², cette occupation est réservée à des spécialistes des activités rituelles et liturgiques, des hommes âgés au nombre d'une quinzaine, nommés *ama bokul* ou *maha-mayang* qui s'adressent au *marapu* en langage rituel ou profane (fig. 2). Parmi eux, on trouve des bardes dits *wunang*, spécialistes du langage rituel *luluku*, employé lors des négociations ou des ambassades. Organisés sous une forme duale, les *wunang* sont toujours accompagnés par un partenaire *kandiahang* qui leur donnera la réplique.

Le domaine de Rindi¹³

Il est situé à une soixantaine de kilomètres au sud de Waingapu, près de la petite ville commerçante de Melolo, le long de la rivière Rindi et s'étend sur environ 300 km². Il compte actuellement près de 3000 personnes. Durant la première moitié du XIX^e siècle, à la suite de troubles locaux, on assiste à l'émergence du clan (*kabisu*) Ana Mburungu¹⁴. Puis, dans la seconde moitié du XIX^e siècle est fondé le village de Prai Yawang, centre rituel et de pouvoir d'un domaine indépendant qui devient très rapidement puissant grâce aux expéditions guerrières menées contre certains voisins (Karera, Mangili, Lewa) (fig. 3). Lors de l'annexion de l'île par les Hollandais au début du XX^e siècle, le clan Ana Mburungu n'oppose aucune résistance. L'administration coloniale divise alors la partie orientale de l'île en neuf unités dirigées par un *zelfbestuurder*, ou plus communément *raja*, un homme localement influent. Ainsi on fait appel au chef du clan Ana Mburungu.



Fig. 4. Le raja de Rindi, Umbu Kanabundaung, pose en tenue traditionnelle avec son épouse la princesse Tamu Rambu Hamu Eti, fille de l'ancien raja de Pau. Photo de l'auteur.

Fig. 3. Le village de Prai Yawang, fondé au XIX^e siècle, est le centre rituel et politique du domaine de Rindi. Photo de l'auteur.





Vie et mort de Tamu Rambu Yuliana, princesse de Sumba

206

En 1912, le domaine de Rindi, auquel se joindra celui de Mangili, est confié au chef du clan, Umbu Hina Marumata, dit *Borungu Kanataru* (signifiant : « celui qui porte un *kanatar*¹⁵ comme ceinture »), qui en devient le *raja* gouvernemental de 1912 à 1919. Lui succède, de 1919 à 1932, Umbu Nggalla Lili, dit *Rara Lunggi* (« celui qui a les cheveux rouges »), puis, de 1932 à 1960, Umbu Hapu Hambandima, dit *Umbu Kandunu*, (« celui qui porte l'étoile¹⁶ »), le père de Tamu Rambu Yuliana. A la suite du décès de ce dernier, en 1960, on assiste à une transition pacifique vers une administration bureaucratique indonésienne. Le pouvoir politique du *raja*¹⁷ actuel, Umbu Kanabundaung (fig. 4), est purement symbolique, mais le clan Ana Mburungu reste une force politique importante dans la région¹⁸.

Fig. 5. Les tombeaux des nobles de Rindi sont érigés au centre du village de Prai Yawang. Au premier plan, un cercle de pierres indique l'endroit où se trouvait l'arbre à crânes andung où étaient empalées les têtes coupées des ennemis du domaine. Photo de l'auteur.



Prai Yawang, le village rituel du domaine de Rindi

Dans une région de collines où coule la rivière Rindi avant qu'elle ne se jette, quelques kilomètres plus loin, dans la mer de Savu, tout près de la petite ville côtière de Melolo, est situé le village de Prai Yawang, lieu de pouvoir et espace rituel du domaine de Rindi. Une fois quittée la route asphaltée, un court chemin permet de pénétrer sur la place principale du village *talua* dont le centre est occupé par une importante série d'imposants tombeaux mégalithiques *reti* (fig. 5). Les habitations bordent la place en deux rangées de constructions faites de matériaux plus ou moins traditionnels (fig. 6). Sur le côté oriental, au soleil levant, on distingue, en amont (au nord), une curieuse bâtisse de style colonial à deux étages destinée à recevoir les invités officiels.

À l'arrière, elle est jointe à une construction traditionnelle appelée Uma Penji, autrefois le lieu de résidence des anciens *raja*. C'est à cet endroit que Tamu Rambu Yuliana a séjourné toute sa vie et où son corps a reposé plusieurs mois en attendant les funérailles. Plus en aval (au sud), se trouve une maison rituelle appelée Uma Ndewa, réservée aux dieux et aux ancêtres *marapu*, proche de la plus grande bâtisse

207

Fig. 6. Les tombeaux princiers, fabriqués avec un mélange de pierre et de béton, renferment dans un caveau souterrain les corps des défunts et une partie de leurs trésors : textiles précieux et bijoux en or. Photo de l'auteur.



traditionnelle du village, la maison de cérémonie Uma Bokulu (fig. 7). Sur le côté occidental, au soleil couchant, on remarque une série de demeures occupées par les autres familles nobles dont l'important lignage de la Uma Andungu. Les quelques cent cinquante habitants de Prai Yawang sont pour la plupart des nobles (*maramba*) et leurs « esclaves » (*ata*), ainsi qu'une famille de roturiers libres (*kabihu*). Actuellement, la plupart des nobles n'y vivent qu'à temps partiel car ils possèdent généralement une autre habitation à Melolo ou Waingapu.



RINDI ET LES ARTS¹⁹

L'architecture

Comme partout à Sumba, la maison traditionnelle de Rindi représente un microcosme du système de pensée local. C'est pourquoi ses structures internes complexes possèdent un sens caché dont les clés sont dévoilées par Forth²⁰. Cette habitation de forme rectangulaire, surmontée d'un grand toit se conjugue selon deux types distincts. Le premier correspond à la maison des ancêtres, Uma Mbatangu. C'est la plus sacrée. Elle possède un toit sur lequel s'élève une tour centrale en forme de pyramide tronquée qui dépasse de la première toiture. Elle seule peut contenir en son sommet les reliques liées aux ancêtres

Fig. 7. Grande maison de réunion Uma Bokulu du village de Prai Yawang où les corps des nobles décédés sont exposés avant l'enterrement. Photo de l'auteur.

marapu. Le second type de maison en est dépourvu. Toujours bâties autour de quatre piliers centraux, ces constructions montrent trois niveaux : le sol avec les animaux domestiques, la plateforme surélevée pour les hommes qui comprend une grande véranda réservée aux réunions masculines ainsi qu'une moitié de l'espace intérieur consacrée aux femmes. Au sommet, le grenier de la tour centrale est réservé aux ancêtres *marapu*. Les grandes réunions du clan ainsi que les rituels funéraires se déroulent dans la plus grande maison traditionnelle du village appelée Uma Bokulu. Autrefois sa tour était surmontée d'une paire de statues en bois *kadu uma* représentant un homme et une femme ; ses flancs étaient décorés par de grands bijoux de type *lamba uma* faits d'or sur la face avant, dite *hanamba*, et d'argent sur la face arrière dite *kiri kaheli*²¹.

Les tombeaux

Les tombeaux du clan princier (*reti mapa wih*) sont disposés en ligne au centre de la place de Prai Yawang. Ils ont six ou quatre piliers (« jambes ») qui soutiennent une pierre supérieure, massive (*dira lodu*), sur laquelle est souvent représentée la silhouette d'un animal, généralement un buffle. A terre, une grande pierre (*ana dalu* ou *lata pahapa*) ferme le caveau, une chambre mortuaire, souvent bétonnée et carrelée, qui peut contenir un ou plusieurs corps ainsi que les objets et textiles qui accompagnent le ou les défunts. Sur la pierre supérieure, on ajoute deux stèles verticales (*penji* à l'avant, *kiku* à l'arrière) sculptées selon le style de la région par des artisans spécialisés (**fig. 8**). Les motifs commémorent souvent la vie de la personne décédée, de manière symbolique ou allégorique. Sur le tombeau du fondateur du village, Uumbu Ngalla Lili Kaniparaingu, est placée une sculpture de singe, fréquemment reproduite dans la littérature²².

Fig. 8. Sur le tombeau de Tamu Rambu Yuliana se dresse une stèle décorée *penji*. Le personnage féminin, au centre, ne représente pas la princesse mais « l'esclave » *papang-gang* qui la symbolise. Photo de l'auteur.

L'artisanat

Légitime sur l'île entière, la production textile de Rindi a acquis une renommée auprès des collectionneurs et des musées du monde entier (**fig. 9**). La maîtrise du filage du coton, des colorations naturelles, de l'ikat de chaîne (*himba* en langage local) et du *pahikung*²³ (une technique décorative qui consiste à ajouter des fils supplémentaires de chaîne), de la broderie et du tissage faisait partie de l'éducation des princesses ; lors de leur mariage, celles-ci apportaient dans les autres domaines de l'île leur savoir-faire et leurs motifs protégés. À l'inverse, les princesses épousées par les nobles de Rindi amenaient leurs propres secrets technologiques et les motifs de leur clan, conduisant ainsi à des échanges stimulants. De plus, l'iconographie apportée par l'ouverture au monde extérieur a permis d'incorporer sur les textiles, dès le début du XX^e siècle, des images étrangères à la culture locale ; ainsi, les armes et les couleurs de la puissance coloniale hollandaise sont reproduites sur une grande partie des textiles princiers de Rindi. Dès les années 1970, la transformation de cette production traditionnelle villageoise en une production de masse commanditée par l'intermédiaire d'entrepreneurs chinois ou musulmans, amène les familles nobles à protéger leurs motifs et leurs productions et à tenter de nouvelles stratégies de vente²⁴.





Vie et mort de Tamu Rambu Yuliana, princesse de Sumba

Le travail des perles de verre ou de porcelaine était parfaitement maîtrisé par les princesses de Rindi. On le retrouve sur les textiles anciens mais aussi dans la fabrication d'objets rituels dont les plus importants sont : - le *kalumbut* (**fig. 10**), un sac destiné à contenir la chique de bétel et qui est porté par les *papanggang*, « esclaves » qui accompagnent le corps du défunt lors des cérémonies funéraires ; - le *kaluakatu*, un sac suspendu non loin du foyer de la maison de cérémonie, destiné à contenir la vaisselle utilisée pour nourrir rituellement les défunts ; - le *halang*, un grand sac troué à sa base qui sert à attirer les esprit des ancêtres *marapu* lors des cérémonies (**fig. 11**).

Ce tour d'horizon des activités artisanales ne serait pas complet sans évoquer la sparterie dont les nombreuses créations en feuilles du palmier *lontar* montrent une excellente maîtrise technique et une grande imagination pour créer des plats à bétel originaux, de la vaisselle rituelle ou plus simplement des couvercles décorés.

L'orfèvrerie n'était pas pratiquée à Rindi. La production des fameux bijoux et ornements en or ou en argent du trésor (*mamuli, kanatar, tabilu, lamba*)²⁵ se faisait à l'extérieur ; elle était souvent le fait d'artisans originaires de Savu (**fig. 13**).

Il n'est pas impossible que par le passé, certains artisans sculpteurs sur bois ou sur pierre aient été originaires du domaine de Rindi, mais ce n'est plus le cas et la confection du *penji* et du *kiku* décorés du tombeau de Tamu Rambu Yuliana a été confiée à un artisan originaire de Pau (Umalulu).

Fig. 9. De gauche à droite : une jupe lau décorée de broderies, une jupe lau décorée grâce à la technique de l'ikat de chaîne, un hinggi décoré lui aussi grâce à la technique de l'ikat de chaîne et une étoffe provenant de Bali. Photo de l'auteur.





Fig. 10. Ce sac en perles de verre de type kalumbut est destiné à contenir la chique de bétel et sera porté par un papanggang lors des funérailles. Photo de l'auteur.

Fig. 11. Ce panier en perles de verre de type halang sert à attirer les esprits des ancêtres marapu lors des cérémonies. A droite, un couvercle en feuilles du palmier lontar richement décoré. Photo de l'auteur.



Le trésor

Selon Forth²⁶, dans une analyse reprise et enrichie par Rodgers²⁷, les objets sacrés *tanggu marapu* sont directement liés aux ancêtres *marapu* dont ils ont gardé une partie de la force spirituelle. De ce fait, ils peuvent aussi servir de médiateur lors des rituels qui se déroulent au pied du principal pilier de la maison ancestrale. Ils se répartissent en trois catégories :

La première est gardée dans un coffre de bois au sommet de la maison ancestrale du clan et comprend les reliques les plus anciennes. La deuxième est aussi conservée au sommet de la maison du clan, mais dans un panier séparé. Elle comprend des objets en métal moins anciens que ceux de la première partie. On ne peut ni regarder ni toucher les objets des deux premières catégories car ils sont considérés comme « chauds » ; seuls les hommes âgés ont le droit de s'en approcher.



Fig. 12. Les objets rituels du trésor de Rindi portés lors des funérailles de Tamu Rambu Yuliana par les papanggang sont exposés avant la cérémonie. De gauche à droite : en haut, un petit kalumbut, un grand kalumbut aux armes hollandaises, des bracelets en ivoire karangeding, un peigne en écaille de tortue hai kara ; au centre, deux lamba (ornement frontal en forme de croissant) en or, des colliers de perles oranges hai kara njangga ou hada langgelu terminés par des pièces d'or ou des mamuli, deux chaînes en or kanatar, un disque en or tabilu ; en bas, un couteau sabre kahidi yutu ou leiding, symbole des princesses, et un couteau sabre noir kabiala, symbole des princes, une ceinture en or pandi. Photo de l'auteur.

Fig. 13. Lors des funérailles, un ancien mamuli est fixé sur la tête d'un « esclave » papanggang. Photo de l'auteur.



La troisième catégorie est gardée dans la partie inférieure de l'édifice. Elle comprend des chaînes, des pendentifs en or et en argent, de la vaisselle, des plats à bétel, des objets anciens servant au tissage²⁸, ainsi que des gongs et des tambours (**fig. 12**). Parmi ces objets qui seront utilisés lors des rituels ou lors des échanges, se trouvent aussi les parures composées d'étoffes rituelles plus ou moins anciennes et de bijoux destinés à être portés par les *papanggang* lors des funérailles. Les objets de cette troisième catégorie peuvent être touchés par les hommes et par les femmes, mais ne sont pas totalement « froids » et doivent être toujours manipulés avec précaution.

Sacrifice et décoration des chevaux

À Sumba, le cheval (*njara*) est le principal symbole vivant de richesse et de prestige. Certaines bêtes de choix peuvent même être considérées comme une propriété du *marapu* et sont présentes à ce titre lors des cérémonies. C'est sur un cheval ailé mythique *njara ninggu rukap-pang* que les âmes seront transportées vers le ciel. C'est la raison pour laquelle de nombreuses représentations de cet animal figurent sur les tatouages, sur les textiles (grâce aux techniques décoratives de l'*ikat* ou du *pahikung*) et sur les objets en or ou en perles. On le retrouve aussi dans l'art statuaire qu'il soit de bois ou de pierre. Il se pourrait même que (Forth²⁹), pour les habitants de Rindi, l'île de Sumba soit elle-même une représentation symbolique d'un cheval.

À Sumba, le cheval n'est pas simplement un symbole, il est aussi un capital et une commodité exportable en dehors de l'île, un objet d'échange lors des activités sociales (mariages, funérailles), la monture favorite lors des déplacements ou des guerres ainsi qu'un animal de sacrifice lors des cérémonies, plus particulièrement lors des funérailles des familles nobles.

Au début et souvent à la fin de chacune des réunions du clan qui précède le service funèbre puis lors des funérailles proprement dites, plusieurs animaux sont sacrifiés. Selon mon estimation, les rituels liés aux funérailles de Tamu Rambu Yuliana ont nécessité le sacrifice d'une quinzaine de chevaux dont huit le jour même des funérailles. Selon Forth³⁰, les animaux sacrifiés sont nommés *dangangu*, un terme qui désignait aussi les esclaves, hommes et femmes, mis à mort lors des funérailles afin de servir leur maître dans l'au-delà. Ces sacrifices humains ont perduré dans des domaines isolés du centre de l'île jusqu'au milieu du XX^e siècle et c'est pour éviter la reproduction (accidentelle ou volontaire) de telles pratiques que la police indonésienne est désormais présente en force lors des funérailles traditionnelles³¹.

Les chevaux sont sacrifiés en l'honneur des ancêtres *marapu* ; leur viande n'est pas consommée à l'exception du cœur et du foie. Ces derniers sont



Fig. 14. A Rindi, lors des funérailles princières, un cheval richement harnaché porte un grand lamba en or comme décoration frontale. Photo de l'auteur.



Fig 15. A Kanatang, lors des funérailles du raja, un cheval porte une selle formée d'une natte recouverte d'un tissu ikaté. Photo de l'auteur.

cuits sur le champ puis offerts lors d'un double repas symbolique, l'un au corps de la personne décédée et l'autre aux ancêtres *marapu*. Le jour des funérailles, la tête, les pattes avant et la queue des chevaux sacrifiés sont ornés de rubans rouges. Muni d'un sabre local, un officiant désigné est chargé de les égorger. La mort survient assez rapidement au milieu de flots de sang lapés par les chiens.

Selon les traditions locales, le cheval préféré de la personne décédée, ainsi qu'un ou trois autres chevaux, sont harnachés et décorés pour accompagner la dépouille depuis la maison de cérémonie jusqu'au tombeau. L'une de ces montures, parée de bijoux (**fig. 14**), est chevauchée par l'un des esclaves *papanggang*. Un *lamba* en argent (à Kanatang) ou en or (à Rindi) orne le front du cheval ; sur sa queue est placé un *maranga* en laiton (à Kanatang) ou un *tabilu* en or (à Rindi). On lui attribue encore un grelot en argent et un harnais décoré. Les selles, spécialement préparées pour les funérailles, se composent d'une natte recouverte d'un tissu ikaté (**fig. 15**). Elles seront accrochées au mur de la maison de cérémonie après les funérailles.

Fig. 16. Au sommet de l'amas de textiles qui entoure le corps de la princesse, est placée une étoffe rouge appelée *tiara tamaling*, décorée de motifs d'éléphants, symbole royal. Elle a été réalisée à l'aide de la technique *pahikung*. Photo de l'auteur.

Les étoffes des rites funéraires de Rindi³²

Le décès constaté, le défunt est lavé, oint d'huile de coco et peigné³³. S'il est de rang princier, il est ensuite recouvert d'un textile rectangulaire de couleur noire (*hinggi miting*) en guise de pagne, puis on l'habille comme un vivant de deux textiles rectangulaires (*hinggi*) ikatés, l'un sur les hanches, de couleur dominante rouge, (*hinggi kombu*) et l'autre sur l'épaule qui peut être de couleur dominante rouge ou bleue (*hinggi kawuru*). On enroule enfin autour de son corps une bande tissée longue de près de trois mètres appelée *rohu banggi*³⁴, le tout étant fixé par une ceinture en rotin. On placera aussi un turban (*tiara*) ikaté sur la tête, fixé à l'aide de bandes de couleur rouge. S'il s'agit d'une princesse, elle est vêtue d'une jupe tubulaire de type sarong (*lau*) de couleur noire (*lau miting*) puis d'une seconde étoffe plus longue appelée aussi *rohu banggi*. Sa poitrine est couverte d'une blouse rouge. On fixe dans ses cheveux un peigne en écaille de tortue (*hai karajangga*), à ses oreilles des boucles, à ses poignets des bracelets en ivoire et à son cou des colliers de perles. Puis on dispose un turban sur sa tête et un sarong sur ses pieds.



L'inversion pratiquée pour l'habillement mérite d'être soulignée : sur les morts, les vêtements sont enroulés dans le sens contraire des aiguilles d'une montre ; à l'inverse des vivants. De même, l'extrémité du turban des dépouilles masculines doit tomber sur le côté droit alors que les hommes choisissent le côté gauche durant leur vie. Les défunts des deux sexes reçoivent dans leur bouche et dans leurs mains une pièce d'or ainsi qu'une troisième disposée sur le siège. Les bras du mort reposent sur sa poitrine ; de même, ses jambes sont repliées, les genoux ramenés sur les épaules. Sur le cou, on applique de la pâte de noix de coco (*kawitakokur*) afin que la tête ne s'affaisse pas. Le corps est ensuite enveloppé de plusieurs dizaines de textiles, principalement des *hinggi* pour les hommes et des *lau* pour les femmes. Ces étoffes ne doivent pas être de couleur blanche et s'il n'y en a pas d'autres à disposition, la famille sera dans l'obligation de les colorer immédiatement. Il faut aussi faire un tri et éliminer ceux qui ont été teints à l'aide de colorants chimiques. Une fois le corps enveloppé, on l'attache par deux bandes horizontales et une bande verticale. Puis, on fixe au sommet une sorte de chapeau de couleur rouge appelé *tiara tamaling* (fig. 16) ; le tout est recouvert par un textile d'origine indienne. Une fois le corps installé dans la maison de cérémonie, un échantillon des étoffes préférées du défunt est accroché sur une perche suspendue au plafond et située à l'arrière du corps. A Kanatang (et non à Rindi), un *hinggi* était disposé à plat, suspendu au plafond au-dessus du cercueil du *raja*. Une fois le corps transporté dans le tombeau, d'autres tissus apportés par les invités sont disposés autour de lui. Plusieurs dizaines de tissus auraient été installés autour de Tamu Rambu Yuliana mais lors de funérailles précédentes importantes, un nombre de plusieurs centaines d'étoffes pouvait être atteint.



Fig. 17. Un tissu hinggi est disposé sur le corps de la défunte. Les motifs ont été inspirés par les étoffes indiennes illustrant le geste de Râma dans l'épopée du Ramayâna. Photo de l'auteur.

Les *papanggang*, esclaves couverts d'or, gardiens et substituts des nobles défunts, accompagnateurs d'âmes

De toutes les institutions traditionnelles de Sumba, celle des *papanggang*³⁵ est l'une des plus étranges. Cette singularité a conduit à de nombreuses confusions dont la plus commune consiste à dire que les princes et les princesses présents lors des funérailles portent les bijoux et les ornements en or du trésor familial. Même si ce jour-là, ils sont habillés avec leurs plus belles étoffes, ils ne portent pas d'or car ces objets sont encore « chauds » donc dangereux ! En réalité, ces personnages couverts d'or sont des esclaves chargés par la tradition du rôle de gardien, substitut et symbole des défunts et accompagnateur de leurs âmes, dont la présence lors des enterrements est la preuve de la richesse et du pouvoir des clans princiers de Sumba. On les appelle *papanggang* ; sans leur présence, les funérailles princières de Sumba ne seraient pas aussi spectaculaires.

Chaque domaine a ses propres règles en la matière et la brève description qui suit ne s'applique qu'à Rindi. Le nombre d'esclaves varie de 2 à 6 ; ils fonctionnent par couples. Le premier est formé par « celui qui montera à cheval » (*makaliti njara*) et par « celle qui portera le chapeau rouge » (*matidungu tubuku*) ; le second par « celui qui portera le coq » (*malunggu manu*) et par « celle qui tiendra le panier à bétel féminin en métal » (*mayatu kapu*) et enfin le troisième par « celui qui portera le sac à bétel masculin en perles » (*mahalili kalumbutu*) et par « celle qui préparera la chique de bétel pour le défunt »



Fig. 19. Durant l'habillage des *papanggang* masculins, un *lamba* est fixé sur leur tête. Photo de l'auteur.

(*matunggu tuku*). Lorsque seuls deux couples sont utilisés, comme lors des funérailles de Tamu Rambu Yuliana, le premier couple remplit aussi les tâches assignées au troisième. Il y a aussi des esclaves qui remplissent des fonctions rituelles précises sans pour autant porter le titre de *papanggang*, comme par exemple « la belle jeune fille » (*mayatu kapu lur*) qui se tient en tête du cortège.

Le jour de l'enterrement, les *papanggang* sont vêtus en public sur la véranda de la maison de cérémonie puis sont couverts de bijoux et de parures en or ou en perles provenant du trésor familial ou clanique (**fig. 19**). La disposition de leurs chevelures et de leurs habits doit se faire selon les règles valables pour les morts, c'est-à-dire à l'inverse des vivants. Ils représentent, plus particulièrement celui qui monte à cheval et celle qui porte le chapeau rouge, le défunt ou la défunte. Après s'être recueillis près du corps dans la maison de cérémonie, les



Fig. 18. Pendant que l'on installe le corps de Tamu Rambu Yuliana dans son caveau, un des *papanggang* attend sur la pierre tombale. Photo de l'auteur.

Fig. 20. Avant le transport du corps de Tamu Rambu Yuliana vers sa dernière demeure, les deux papanggang masculins en tenue rituelle se recueillent devant sa dépouille.
Photo de l'auteur.



papanggang accompagnent son corps et son âme jusqu'au tombeau (fig. 20). Censés entrer en transe³⁷, ils sont épaulés par des assistants. Dans cet état, on considère que les « esclaves » ont pénétré le monde des âmes des morts ; ils pourront ainsi plus tard rapporter les vœux de ces dernières aux vivants, tenus de les respecter.

Lors de la mise en terre de Tamu Rambu Yuliana, les *papanggang* sont restés autour du tombeau, à l'exception du cavalier, monté sur la pierre tombale supérieure où il est resté jusqu'à ce que le caveau soit refermé. Une fois les sacrifices des animaux terminés, le cortège est entré à nouveau dans la maison de cérémonie où les *papanggang* se sont dévêtus. En effet, lors de ces funérailles, le rituel *kawarungu* n'a pas eu lieu. Ce rituel consiste à construire un abri sur le tombeau du défunt dans lequel les *papanggang* devront vivre après l'enterrement³⁸ et ce jusqu'à la cérémonie *pahili mbuala* qui marque l'assimilation complète de l'âme du défunt ou de la défunte dans le pays des

morts³⁹. Trois jours après l'enterrement se tient la cérémonie *banjalu wai mata* qui marque non pas la fin mais la suspension du deuil. En effet, ce dernier ne s'achèvera qu'après la tenue de la cérémonie *pahili mbuala*. Notons que pour Tamu Rambu Yuliana ces deux fêtes ont été rapprochées, *pahili mbuala* ayant eu lieu le lendemain de *banjalu wai mata*. Dès le lendemain de *pahili mbola*, les *papanggang* recouvreront leur vie normale. En reconnaissance de leurs services rituels, ils seront ensuite traités avec le plus grand respect. A Rindi toutefois, les *papanggang* esclaves n'accèdent pas au statut d'homme libre.

Tamu Rambu Yuliana 1932-2003

La « reine » de Rindi est née en juin 1932 en pleine époque coloniale. Seule survivante des trois enfants de la première épouse du *raja* Umbu Hapu Hambandima qui décède en décembre 1960, elle reste longtemps l'enfant unique choyée par son père. Peu de temps avant la disparition du *raja*, sa troisième et jeune épouse donne naissance à un garçon, Umbu Kanabundaung, le futur héritier du titre. Il est l'unique demi-frère de Yuliana, de 28 ans son cadet. Leur père était un véritable homme de pouvoir, il avait vu sa position reconnue par l'autorité coloniale des Pays-Bas, une ancienne alliance familiale assumée avec fierté. Sa fille porte d'ailleurs le prénom de la princesse et future reine des Pays-Bas : Juliana (1909-2004).

Comme tous les enfants « de la tortue » (*ana kara wulang*), la métaphore qui désigne à Rindi les princesses (Tamu Rambu), Yuliana est destinée par sa famille à épouser un enfant « du crocodile » (*ana wuya rara*) – la métaphore désignant un prince (Umbu). Ce dernier devait appartenir à un puissant domaine extérieur, pour que cette alliance permette de consolider le pouvoir du domaine de Rindi. En conséquence, sa famille avait choisi pour elle le *raja* de Kapunduk, un domaine situé au nord de Waingapu. Mais le mariage n'a finalement pas lieu car elle refuse de rencontrer la délégation venue demander sa main, cause impérative d'annulation. Les raisons de cet échec matrimonial restent confuses mais la légende veut que Tamu Rambu Yuliana se soit sacrifiée afin de ne pas devoir emporter à Kapunduk une partie du trésor familial et plus particulièrement les textiles. La coutume l'aurait en effet exigé de la part du clan « donneur d'épouses ». Elle aurait, semble-t-il, voulu également éviter les problèmes d'héritage de ses biens et du titre de *raja* de son père car, à ce moment-là, dans les années 1950, elle est encore fille unique et selon le droit coutumier local, son futur mari devient le successeur de son père après le décès de ce dernier.

Comme toutes les princesses, elle a appris à filer le coton ainsi que le tissage et ses techniques décoratives, particulièrement l'ikat de chaîne - une technique de réserve et de coloration du fil de la chaîne - et le



Fig. 21. Photographie de la princesse Tamu Rambu Yuliana prise par le Dr Susan Rodgers en 1983 en vue de la publication du livre L'Or des Îles (version anglaise : Power and Gold).



pahikung - une technique consistant à créer un motif à l'aide de fils de chaîne supplémentaires écrus ou colorés. Elle est passée maître dans l'art d'ikater, c'est-à-dire de créer les motifs qui figurent sur l'étoffe en nouant une réserve sur les fils, avant le tissage. Elle aime, par exemple, s'occuper des teintures végétales où le bleu indigo (*wuara*) et le rouge (*kombu*) dominant. Mais, souvent après avoir commencé le tissage sur le métier, elle laisse, sous sa supervision, l'une de ses « esclaves » le terminer. Ses créations sont très originales car au-delà de la maîtrise technique, on y trouve un mélange de tradition et d'invention. Elle voue aussi une passion à la sparterie, plus précisément la fabrication en feuille de palmier *lontar* de plats à bétel, de boîtes et de couvercles décorés. Non seulement elle crée et fabrique ces beaux objets à usage profane ou rituel mais elle les collectionne.



Peu avenante, elle fait toujours attendre ses visiteurs ou leur demande de revenir un autre jour. Détestant marchander, elle défend avec âpreté sa production de textiles ou de sparterie. Le visiteur refuse son dernier prix, l'entretien se termine alors rapidement et elle regagne ses quartiers. À ce propos, l'auteur se souvient avec émotion de sa rencontre avec la princesse. En janvier 1986, il était reparti avec un plat à bétel en feuille de *lontar* décoré de motifs d'oiseaux et un turban ikaté, moitié rouge, moitié bleu, une disposition spatiale des couleurs inspirée par les batiks *pagi-sore* qu'elle a été l'une des premières à introduire sur les ikats de Sumba⁴⁰. Elle assume d'ailleurs pleinement cette réputation d'avarice qui donne du relief à sa personnalité intranquillante. Par exemple, elle n'accepte d'être photographiée qu'à de rares exceptions et refuse systématiquement que l'on prenne des clichés des objets du trésor (textiles et bijoux), de peur que ceux-ci ne servent à fabriquer des copies. Une exception notable à cette règle a lieu en 1983 lors de la visite du Dr Susan Rodgers qui l'a rencontrée lors de la préparation du livre *L'Or des îles* (en anglais : *Power and Gold*) (fig. 21). Des photographies d'une partie du trésor de Rindi⁴¹ sont d'ailleurs publiées dans cet ouvrage.

Fig. 22. Ce sarong lau, créé par Tamu Rambu Yuliana pour ses propres funérailles, représente l'agonie d'un cerf. Réalisé par la technique de l'ikat de chaîne, il est rehaussé de pièces d'or en forme d'arbres à crânes andung et de décorations en pahikung. Photo de l'auteur.

De nombreux antiquaires, collectionneurs ou musées caressent le rêve de posséder les pièces lui appartenant. Fréquemment, elle reçoit ainsi d'importants visiteurs européens, japonais ou américains. Si la vente de la production courante de textiles ne pose pas de problème à condition d'en obtenir un bon prix, le trésor familial reste en principe intouchable, tout comme le trésor du clan dont elle se considère la gardienne. Toutefois, au fil du temps, certains impératifs financiers lui imposent de déroger aux grands principes. Alors, en premier lieu, les objets en or sont placés au mont-de-piété gouvernemental de Waingapu et, lorsqu'aucune autre solution n'est envisageable, on vend discrètement le textile ou le bijou en or à un intermédiaire local qui le revend par la suite à un antiquaire de Bali. Ce « fragment » du

trésor termine ainsi sa course à l'étranger, dans une grande collection. Signalons à ce propos l'amitié liée entre elle et l'antiquaire de Bali, Verra Darwiko, qui se rend fréquemment à Sumba dans les années 1980. À cette époque, il organise plusieurs expositions de textiles de Sumba à Djakarta, ce qui permet de développer l'exportation des textiles de Rindi vers la capitale. C'est ainsi, dans le cadre de la promotion de sa production artisanale, que Tamu Rambu Yuliana quitte quelquefois Sumba pour se rendre à Bali et à Java.

Toutefois sa vie quotidienne reste confinée à Rindi où elle gère, d'une part, la production artisanale de sa maisonnée, et, d'autre part, le maintien des traditions à l'intérieur de sa communauté. Très active localement, elle visite les riches et les pauvres de son domaine et donne des conseils à propos des mariages, des funérailles, des prières ou des rites *marapu*. L'une de ses spécialités consiste, par exemple, à trouver des noms adéquats aux nouveaux-nés. Évoquant sa personnalité, Susan Rodgers⁴² témoigne : « Ma brève rencontre avec Tamu Rambu Yuliana m'a laissé le souvenir d'une femme sérieuse et obstinée ; elle semblait tout savoir. En ce qui concerne l'aspect traditionnel des bijoux de Sumba orientale, c'était très probablement vrai. »

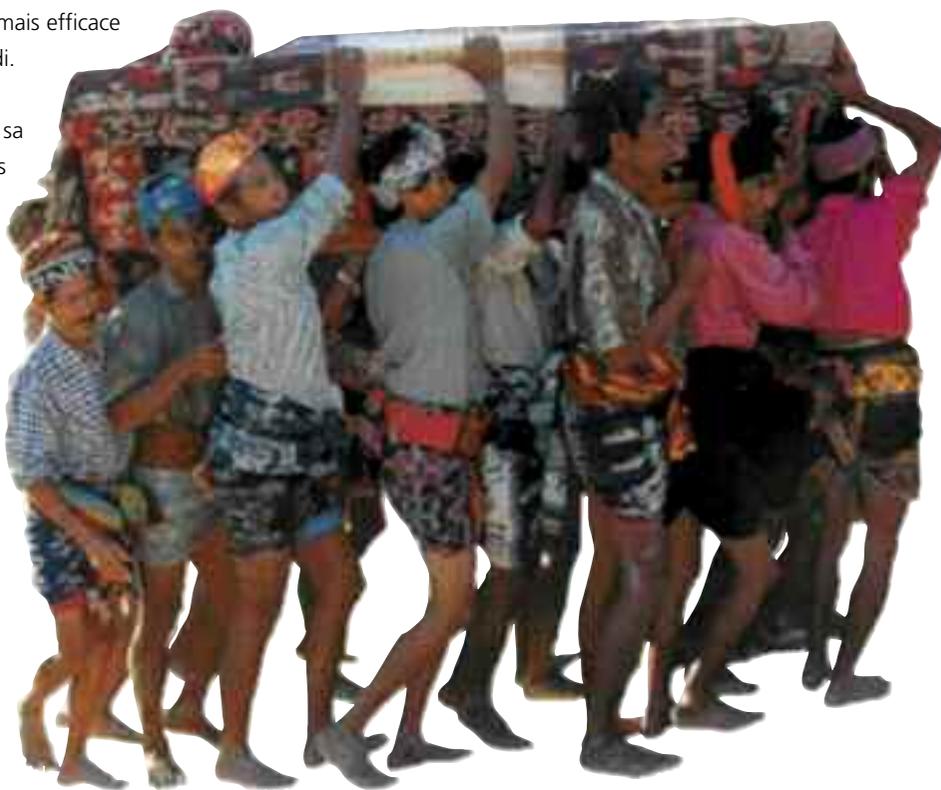
Véritable mémoire vivante, elle joue un rôle discret mais efficace afin que la religion *marapu* reste bien vivante à Rindi. Elle sait que ses propres funérailles seront parmi les dernières à respecter la pompe princière dans toute sa grandeur et le rite *marapu*. Elle les a donc préparées dans le détail allant jusqu'à choisir les objets de son trésor qui l'accompagneront dans l'au-delà. Elle va jusqu'à imaginer et produire le sarong *lau* porté par le *papanggang* qui la représentera symboliquement lors du transport de son corps vers le tombeau (fig. 22). De santé très fragile au tournant du XXI^e siècle, elle refuse d'aller se faire soigner à Bali. Elle s'éteint paisiblement dans sa maison familiale Uma Penji de Prai Yawang à Rindi au début avril 2003.

LES FUNÉRAILLES DE TAMU RAMBU YULIANA

Introduction

En août 2003, lors d'un séjour prolongé à Bali (Indonésie), j'ai été approché par un noble de Sumba, Uumbu Charma, membre d'une des familles princières⁴³ du domaine de Rindi dans la partie orientale de l'île. Il m'annonçait alors le décès, survenu quelques mois plus tôt, de la célèbre princesse tisserande Tamu Rambu Yuliana et me proposa, en accord avec les autres membres du clan princier, de participer activement à ses funérailles afin d'y collecter le plus grand nombre de documents : observations, photographies et films-vidéo⁴⁴. N'ayant pu, à regret, assister en 1981 aux grandes funérailles du *raja* de Pau, Tamu Uumbu Windi Tanangunju, ou à celles du *raja* de Kapunduk, Uumbu Nai Wolang, en 1988⁴⁵, j'acceptai cette offre avec enthousiasme ; ces funérailles allaient probablement être parmi les dernières de grande ampleur selon le strict rite *marapu*, la religion locale.

Fig. 23. Le cercueil du *raja* de Kanatang, recouvert d'une étoffe *ikatée*, est transporté vers son tombeau. Photo de l'auteur.



Le 28 août 2003 :

Réunion à Prai Yawang et veille des funérailles du *raja* de Kanatang

Après un vol sans histoire de Denpasar à Waingapu, je me rendis à Prai Yawang où je n'étais plus allé depuis près de 10 ans. Rien n'avait vraiment changé, il y faisait toujours aussi chaud et le village donnait une impression de vide, de désert humain. La grande maison de cérémonie Uma Bokulu avait l'air abandonnée. Quelques enfants jouaient et profitaient de mon arrivée pour quémander des présents ; je leur distribuai indifféremment quelques bonbons. On me fit tout de suite comprendre que les enfants des nobles devaient être servi avant les enfants des « esclaves » !

Puis eut lieu mon introduction officielle dans la maison noble Uma Andungu où je partageai la chique de bétel⁴⁶ avec la princesse matriarche du lignage, Tamu Rambu Anamotur⁴⁷, une autre grande tisserande régnant d'une main de fer sur ses huit enfants et ses nombreux petits-enfants, sans compter ses dizaines d'« esclaves » ! Son fils aîné, Umbu Laratuka, le *camat* (préfet : prononcer tjamat) du district, me prit sous son aile pour m'introduire dans la réunion rituelle des hommes du domaine ; celle-ci devait se tenir sous peu dans la maison de cérémonie dont la véranda était déjà noire de monde. Nous nous rendîmes ensuite en délégation aux funérailles du *raja* de Kanatang, Umbu Rara Lunggi, décédé depuis trois ans. Ces funérailles étaient aussi celles d'une dizaine d'autres membres de la famille du *raja* dont sa sœur, sa tante et sa mère. Mais avant de pouvoir y participer, je dus m'accouttrer, selon la tradition locale, d'un turban (*tiara*) ikaté sur la tête, d'une couverture ikatée à dominance bleue (*hinggi kawuru*) sur les épaules et d'une autre couverture ikatée à dominance rouge (*hinggi kombu*) sur les hanches. Paré de ces pièces somptueuses, créées et fabriquées par Tamu Rambu Anamotur, je me sentis prêt à joindre la délégation. Quelques heures plus tard, nous arrivâmes à Kanatang, dans la banlieue de Waingapu. La place centrale était bordée de constructions et de tombeaux en béton, mais il restait quelques maisons traditionnelles à fonctions rituelles.

En tant que groupe « donneur » d'épouses, l'une des princesses décédées était originaire de Rindi, nous étions reçus avec de grands honneurs. Notre barde (*wunang*) et son compère firent une forte impression lors du récitatif des formules de politesse en langage rituel récité le plus rapidement possible. Puis les hommes s'installèrent sur la véranda d'une maison traditionnelle et les femmes, toutes habillées de noir, se regroupèrent à l'intérieur. J'assistai à quelques sacrifices d'animaux et partageai avec le groupe des hommes les quelques morceaux de porc et les montagnes de riz que nous servait notre hôte. C'était l'heure des réunions et des discussions entre les hommes des différents domaines. Comme la nuit serait longue, on mâchait la chique de bétel, on fumait et on buvait entre hommes. J'en profitai pour aller voir les cercueils dans la maison de cérémonie et j'assistai à l'un des derniers repas symboliques du vieux *raja* mort entouré de ses proches.



Fig. 24. A Sumba orientale, les sacrifices de chevaux font partie intégrante des cérémonies rituelles. Photo de l'auteur.

Le 29 août 2003 :

Les funérailles du *raja* de Kanatang

Depuis le matin défilait des délégations des différents domaines de l'île avec lesquels le *raja* de Kanatang entretenait des relations sociales dont les plus importantes consistaient à donner ou à recevoir des épouses. Plus les groupes venus lui rendre un dernier hommage étaient nombreux, plus le clan montrait son pouvoir et sa renommée. Selon que ces groupes se considéraient comme « donneurs ou preneurs », ils apportaient, dans le premier cas, des textiles ou/et des cochons ou, dans le deuxième cas, des objets métalliques (or, argent, fer) ou/et des buffles ou/et des chevaux. Comme le clan Ana Mburungu de Rindi était considéré dans ce cas comme « donneur » d'épouses, nous nous devions d'offrir une pile de textiles et des cochons et nous repartions à Rindi avec des chevaux et des *mamuli*.

Plus tard, dans l'après-midi, sous la direction d'un maître des cérémonies dirigeant le rituel à l'aide d'un haut-parleur, on sortait les cercueils (**fig. 23**) afin qu'ils accomplissent leur dernier voyage vers les nouveaux tombeaux en béton et en carrelage. Les *papanggang* qui accompagnaient et représentaient les défunts étaient discrets et portaient peu de bijoux en or. Le bruit courrait que certains objets rituels, indispensables selon la tradition, avaient été empruntés à d'autres familles pour l'occasion. Le cortège tournait autour des tombeaux, quelques personnes entraient en transe, les corps étaient installés dans leur nouvelle demeure, puis tout se terminait comme il se doit dans le sang de chevaux et de buffles sacrifiés. Il me restait une impression curieuse où les vestiges de la grandeur passée du domaine de Kanatang s'étaient fondus dans une modernité plus que commune. Je comprends mieux maintenant l'insistance des gens de Rindi à me faire partager les funérailles du *raja* de Kanatang. C'était pour me démontrer que le domaine de Kanatang n'était pas à la hauteur de ce qui se préparait à Rindi. Les funérailles princières de Sumba peuvent donc être comparées à un « potlatch » des sociétés amérindiennes de la côte nord-est où l'étalement des richesses et de la générosité de l'hôte permet d'accroître son pouvoir symbolique ou politique⁴⁸.



Fig. 25. Le corps de Tamu Rambu Yuliana est installé dans la maison de cérémonie. On le recouvre d'étoffes précieuses. Une échelle en bambou est placée afin de faciliter l'ascension de son âme vers le ciel (en arrière plan). Photo de l'auteur.

Le 30 août 2003 :**Le transport des pierres du tombeau de Tamu Rambu Yuliana**

Forcé de rentrer à Bali, je ne pouvais assister au transport des pierres tombales de la princesse. Elles devaient être déplacées sur quelques kilomètres, de la carrière qui se trouve dans les collines qui surplombent Prai Yawang jusqu'à la place du village. La pierre supérieure était un gros bloc rectangulaire qui pesait, semble-il, une trentaine de tonnes. Grâce à l'aide des ancêtres *marapu*, qui étaient invoqués par un barde *wunang* et un prêtre *ama bokul*, tout se passait pour le mieux et heureusement, car les accidents sont fréquents. On emploie désormais un camion et le transport rituel de la pierre tombale, tirée par des dizaines d'hommes et roulée sur des troncs de bois, ne s'effectue que sur les derniers mètres. On laisse dans la carrière les quatre pieds déjà taillés du tombeau car le gouvernement exige qu'ils soient maintenant fabriqués en béton afin d'éviter les accidents.

Le 18 octobre 2003 :**Le déplacement du corps de Tamu Rambu Yuliana**

J'étais de retour à Rindi pour cette importante journée qui marquait le début de la phase finale des funérailles. On sacrifia un cheval (**fig. 24**) sur la place de Prai Yawang, puis on transporta le corps de la maison familiale Uma Penji jusqu'à la maison de cérémonie Uma Bokulu. La dépouille devait séjourner plusieurs jours à l'intérieur de la maison des ancêtres du clan. Avant l'installation rituelle du cadavre dans la maison de cérémonie (*pahadangu*), on considérait que Tamu Rambu Yuliana était endormie. Par la suite, elle allait rester tranquillement assise en attendant son enterrement (**fig. 25**). Le corps était placé sur une caisse en bois recouverte de textiles, face au pilier principal de la maison, pour le mettre en communication avec les

ancêtres *marapu*. Derrière lui, deux tubes de bambous étaient érigés, rejoints par des lattes transversales formant une échelle qui, symboliquement, facilitait l'ascension de l'âme. Son panier, son nécessaire à bétel (*tandikapu*) et son couteau sabre (*kahidi yutu* ou *leding*) étaient disposés à gauche du corps (pour un homme, il s'agirait d'un couteau sabre de type *kabiala*). Là encore, on assistait à une inversion des règles par rapport aux vivants car le panier à bétel et le couteau sabre se portent généralement à droite. On plaçait dans la salle les différents objets indispensables aux rites, comme les sacs en perles *kaluakat* et *halang* ; on installait à l'arrière du corps un échantillon des habits préférés de la défunte au cas où elle aurait l'intention de se changer. À intervalles réguliers, les femmes gémissaient et pleuraient, un comportement que les hommes ne doivent pas imiter. Il fallait maintenant nourrir symboliquement la défunte, ceci matin, midi et soir jusqu'au jour de l'enterrement, à l'aide d'une vaisselle en bois rehaussée de motifs en argent. Les nuits suivantes, les femmes restaient dans la grande salle, elles entouraient et nourrissaient le corps tandis que les hommes se regroupaient sur la véranda pour chanter en l'honneur de la défunte⁴⁹. Entre les chants, les tambours et les gongs résonnaient dans la nuit, un privilège réservé aux funérailles des nobles.

Le 1^{er} novembre 2003 :**Les augures pour déterminer la date des funérailles**

Il était temps de déterminer une date « auspiciuse » pour les funérailles, alors les hommes du village et leurs commensaux se réunissaient à nouveau. Ce matin-là, on examinait les entrailles de plusieurs coqs et d'un cochon (**fig. 26**). Après avoir saigné et préparé les coqs selon la coutume, les spécialistes observaient avec attention les deux

Fig. 26. La lecture du foie d'un porc par les prêtres *ama bokul* donne des indications concernant l'avenir de la communauté. Photo de l'auteur.





tubes de leur duodénum. Celui de droite représentait les humains alors que celui de gauche figurait les ancêtres. Si l'un des tubes était différent de l'autre, ce déséquilibre entre les humains et les ancêtres pouvait conduire à une situation problématique ; il fallait alors en tenir compte lors des décisions à prendre. On passait ensuite à la lecture du foie du cochon au cœur duquel les différents lobes représentent soit des personnes soit des événements futurs.

Le 8 novembre 2003 : les ambassades

Dès le matin, sous la direction du vieil *ama bokul* Mutu Pati May, les hommes se réunirent sur la véranda de la maison de cérémonie ; on choisit alors les membres des différentes ambassades qui visiteraient les clans alliés (**fig. 28**). Une ambassade devait toujours accueillir un barde *wunang* spécialiste du *luluku*, une forme de langage rituel déclamé le plus rapidement possible et utilisé lors des négociations ou



De même, lorsqu'une anomalie était remarquée, les mesures appropriées étaient décidées, malgré une interprétation rarement unanime ! En fin de compte, les augures avaient fait pressentir la date du 20 novembre 2003 (**fig. 27**). Rythmée par la musique des gongs et des tambours, la nuit entière était à nouveau consacrée aux chants rituels, en l'honneur de la princesse morte.

des invitations. Le *wunang* de la délégation, toujours accompagné d'un comparse qui lui faisait écho, était reçu par le *wunang* de l'invité accompagné de son propre comparse. Ces deux groupes se donnaient la réplique dans une joute oratoire dont sortait vainqueur celui qui avait parlé distinctement et sans erreur le plus rapidement possible. Il fallait aussi préparer les cadeaux, un bijou de type *mamuli* et une chaîne en métal semblable à un serpent (*lulu amahu*). Le *mamuli* représentait l'élément féminin, le *luluamahu* l'élément masculin ; le tout était enveloppé dans un textile rouge et remis à l'invité par l'ambassade. Je fus admis dans le groupe d'une dizaine de personnes en

route pour Pau (Umalulu) ; c'était un grand honneur car il s'agissait de l'ambassade la plus importante. En effet, la mère de Tamu Rambu Yuliana étant originaire de ce domaine, nous devions nous y rendre en tant que clan « preneur » d'épouses et rendre hommage au clan « donneur » d'épouses dont la position sociale était toujours supérieure à Sumba. Nous avons renoncé à nous y rendre à cheval et c'est en voiture que nous arrivâmes à Lai Handang, un petit hameau proche

raja Tamu Umbu Ngikku nous reçut avec magnificence. Nous avions droit à un honneur rare : un concert du gamelan Ana Mongu qui se trouvait dans la maison sacrée des ancêtres *marapu*. Après les échanges verbaux rituels, nous offrîmes notre présent et notre invitation, puis la fête pris fin par le sacrifice d'un gros porc que nous nous partageâmes dans la bonne humeur, à l'aide de nombreuses libations alcoolisées.



de Pau où nous devions d'abord inviter un clan secondaire. On nous reçut comme il se doit sur une véranda et nous partageâmes la chique de bétel « de bienvenue ». Le *wunang* local et son comparse, qui devaient nous recevoir, tardaient à venir... La tension montait et l'on frôla l'incident. Malgré notre impatience nous nous devions de rester calme. Heureusement, après plus d'une heure d'attente, ils se présentèrent et tout se déroula comme prévu. Enfin, il nous était désormais permis de nous rendre chez le clan princier de Pau (Umalulu) où le

Fig. 27. Pendant la durée de l'exposition de la dépouille princière, trois repas symboliques lui sont servis chaque jour. Photo de l'auteur.

Fig. 28. Le grand prêtre ama bokul Mutu Pati May prépare et répartit les présents des différentes ambassades. Photo de l'auteur.

Fig. 29. La « belle jeune fille » dite mayutu kapu luri tombe en transe avant le déplacement du corps. Photo de l'auteur.



Le 20 novembre 2003 :

L'enterrement de Tamu Rambu Yuliana

Le grand jour de l'enterrement (*taningu*) était arrivé, une partie des délégations princières des autres domaines était déjà sur place depuis la veille au soir. Le corps de la défunte avait été entouré toute la nuit par une cohorte de femmes en pleurs ; on avait déjà sacrifié plusieurs chevaux en l'honneur des ancêtres *marapu*.

Au petit matin, le *raja* Umbu Kanabundaung innova : en premier lieu, il fit faire un portrait « officiel » de sa famille en grande tenue, une aubaine pour les nombreux photographes présents, puis il exposa aux invités la partie du trésor sacré qui allait être utilisée lors des funérailles. Cette mise en valeur de la richesse du clan devait répondre aux bruits divers selon lesquels certains objets auraient disparu depuis la mort de Yuliana. Il fallait montrer aux yeux de tous que le clan Ana Mburungu restait un des plus riches de l'île.



Fig. 30. En présence de la dépouille, les femmes doivent régulièrement exprimer leur tristesse, un comportement qui atteint son paroxysme lorsque le corps est emporté vers son tombeau. Photo de l'auteur.

Fig. 31. Au milieu de la foule des invités, le cortège funèbre se dirige vers le tombeau. Photo de l'auteur.



Au cours de la journée, les différentes délégations, hommes et femmes en groupes séparés, purent se reposer dans les maisons où on leur offrait la chique de bétel. Ils défilèrent ensuite, accompagnés des animaux qu'ils avaient apportés en cadeau, jusqu'à la maison de cérémonie dans laquelle les femmes pénétrèrent et participèrent aux pleurs. Les hommes restèrent sur la véranda alors que le *wunang* et son comparse se rendaient à l'intérieur. Là, ils devaient discourir devant le *wunang* de Rindi et son comparse et leur remettre les présents traditionnels selon que le groupe invité se considérait comme « donneur ou preneur » d'épouses vis-à-vis du clan hôte ; ultérieurement, ils recevaient une contre-prestation. Une fois la visite terminée, les délégations partirent se reposer dans une autre maison où des victuailles leur étaient apportées en attendant l'enterrement.

Vers midi, le village et sa place étaient noirs de monde, la plupart des délégations traditionnelles étaient présentes, ainsi que les habitants du domaine et des villages voisins. On dénombrait de nombreux invités officiels, des curieux et quelques touristes⁵⁰. Les animaux (buffles, chevaux, cochons) apportés comme présents et rassemblés étaient protégés du soleil à l'arrière des maisons ou dans des parcs à bestiaux. Leurs cris se mêlaient aux sons des tambours et des gongs. Le temps était beau et sec malgré la pleine saison des pluies. Alors, pour éviter une trop grande dispersion de la poussière, la place était arrosée à l'aide de camions citerne. Il manquait encore quelques délégations qui faisaient une entrée remarquable comme celle de Tabundung Paraing Kareha avec à sa tête le *raja* Oemboe Nai Luta ou, la plus importante de toutes, celle de Pau (Umalulu) conduite par le *raja* Tamu Umbu Nggiku.

Plus tard, en fin d'après-midi, on perçut une grande agitation du côté de la véranda attenante à la maison de cérémonie. Les quatre *papanggang* et leurs assistants s'y étaient placés au milieu d'un important groupe de personnes qui allait les aider à s'habiller ; parmi ceux-ci se trouvaient les membres d'un clan local d'hommes libres, Tau Uma Paterangu, chargés de fixer leurs turbans. La tension était telle

qu'un groupe de policiers dut former un cordon de sécurité et empêcher les invités de s'approcher de la véranda. L'habillage des *papanggang*, à la manière des morts, semblait un moment magique. On imaginait leur transformation, de l'esclave au substitut de la défunte et certains tombaient dans un état second au fur et à mesure qu'ils endossaient les attributs de leur fonction rituelle. Une fois habillés et couverts d'or, les *papanggang* étaient présentés aux invités qui les mitraillaient avec leurs appareils photo. Ils se rendaient ensuite à l'intérieur pour méditer près du corps de la princesse à qui l'on servait son dernier repas. A ce moment précis, une partie des *papanggang* ainsi que la jeune fille dite *yutu kapu luri* étaient déjà entrés en transe (**fig. 29**). Pendant ce temps, à l'extérieur, on préparait et décorait les deux chevaux qui prenaient part à la procession.

Soudain, un groupe de quatre chevaux et quatre buffles fut sacrifié devant la maison de cérémonie. L'enterrement proprement dit (*taningu*) pouvait commencer. A l'intérieur, alors que toutes les femmes redoublaient de cris et de pleurs (**fig. 30**), un groupe d'hommes se saisit du corps de la princesse, entouré d'étoffes. Mais cet enlèvement n'allait pas sans peine car les parentes de la défunte se pressaient vers son corps et essayaient, dans des adieux déchirants, de le retenir ou, pour le moins, de le toucher une dernière fois. La jeune fille dite *yutu kapu luri* sortit la première, entourée et soutenue par d'autres femmes ; elle tenait le panier à bétel et le couteau sabre de la princesse. Son assistante portait un plat, un métal contenant des ingrédients pour la chique de bétel ainsi qu'un bol en métal destiné à l'onguent de coco et une bouteille de verre emplie d'huile de coco. Le plat était placé sur un textile rouge d'origine indienne qui recouvrait une jupe décorée⁵¹ (*lau*). Selon un informateur de Forth (1981)⁵², l'onguent et l'huile représentaient les fluides corporels de la défunte alors que le plat en métal et les textiles évoquaient son âme.

La famille proche de la princesse sortit à son tour de la maison de cérémonie. L'épouse et les filles du *raja* étaient en pleurs et c'est à ce moment-là que le demi-frère de la défunte, le *raja*, entra aussi en transe *haranga*. De cette manière il accompagnait l'âme de sa demi-sœur le plus longtemps possible avant la séparation finale. Puis les *papanggang* soutenus par des assistants sortirent aussi. Celui qui devait parcourir, à cheval, le trajet jusqu'au tombeau, enfourcha par la gauche sa monture décorée ; encore un signe d'inversion par rapport aux vivants car on devait monter un cheval par la droite.

Enfin le corps de la princesse apparut. Une fois la porte franchie, tout se passa assez vite. La procession se mit rapidement en route ; elle était déjà devancée par la jeune fille dite *yutu kapu luri* et son assistante qui se dirigeaient près du tombeau, puis par le *papanggang* à cheval, accompagné d'un assistant qui tenait un parasol rouge (fig. 31) ; celui-ci était suivi du second cheval sans cavalier accompagné d'un assistant qui tenait un parasol jaune. A la suite, le corps de la princesse était porté par une dizaine d'hommes, accompagnés par les autres *papanggang*.



Fig. 32. Le caveau étant refermé et les animaux sacrifiés, le cortège funèbre retourne vers la maison de cérémonie Uma Bokulu. Photo de l'auteur.

Une fois arrivé sur place, le *papanggang* qui était à cheval monta sur la pierre supérieure du tombeau avec ses assistants, les autres restèrent au sol près de la sépulture. La plupart était toujours en transe. Alors quelques hommes installèrent le corps dans le tombeau, puis on y ajouta d'autres textiles et des objets précieux. Rassemblées autour de la dépouille, les femmes continuaient à gémir et à pleurer. Lorsque tout fut prêt, les hommes firent glisser, à l'aide d'une grosse corde, la lourde pierre qui scellait le caveau, la protégeant du soleil et des pillards. Sur cette pierre, des femmes installèrent le plat en métal et les objets rituels, puis elles dispersèrent sur la pierre tombale plusieurs chiques de bétel en offrande à la défunte. Un rituel qui allait se répéter chaque jour jusqu'à la fin de la période de deuil. Autour du tombeau, on avait placé de nombreux chevaux et buffles, maintenant sacrifiés ; cette orgie de sang permettait de transporter l'âme de la défunte vers le pays des morts.

A la tombée de la nuit, le cortège, composé des *papanggang* et des chevaux, reprit le chemin de la maison de cérémonie (fig. 32). Une fois arrivés à l'intérieur, les participants recouvrirent leurs esprits car plusieurs étaient encore en transe. Les bijoux et les habits de cérémonie regagnèrent leur coffre pour rejoindre le trésor. Une partie des invités s'en allait, les autres retournaient dans les lieux d'accueil qui leur avaient été assignés. Au cours de la soirée, des dizaines de porcs offerts par le clan hôte ou apportés par les invités furent sacrifiés. La viande devait rassasier les invités dans un grand repas bien arrosé ; la fête se termina très tard dans la nuit.

Les jours suivants, d'autres rituels⁵³, auxquels je n'assistai pas, car j'étais déjà rentré à Bali, étaient accomplis. La période de deuil fut considérée comme achevée quelques jours plus tard, ce qui permit à l'âme de Tamu Rambu Yuliana d'entamer la dernière phase de son voyage : la princesse tisserande de Rindi prenait place parmi les ancêtres *marapu* du noble clan Ana Mburungu⁵⁴.

Épilogue

De retour à Sumba un mois après l'enterrement, je me rendis à Rindi à la demande du *raja* et de son épouse. Prai Yawang, le village rituel, était redevenu désert et silencieux mais je fus ébloui, dès mon arrivée sur la place centrale, par l'imposante masse blanche, presque aveuglante sous le soleil tropical, du tombeau de Tamu Rambu Yuliana. Si, par sa personnalité, elle avait dominé de son vivant le domaine de Rindi, on pouvait constater qu'une fois enterrée, elle dominait l'espace sacré de Prai Yawang par son imposant tombeau. Quant à son âme, elle avait progressé dans son dernier voyage vers le pays des morts et elle deviendrait bientôt un esprit ancestral *marapu*, protégeant à jamais son lignage et son domaine. Cette protection sera-t-elle suffisante pour garantir la pérennité de la religion *marapu* et des anciennes traditions ? Que vont devenir Rindi et son trésor maintenant que sa farouche gardienne a disparu ?

Son jeune demi-frère, l'actuel *raja* Uumbu Kanabundaung, qui a assumé les dépenses de ces funérailles spectaculaires et coûteuses⁵⁵, doit désormais faire face à des choix douloureux. Il n'a que des filles, au nombre de cinq, et doit donc songer à leur donner la meilleure éducation possible dans les universités de Bali ou de Java afin de sauvegarder leur future indépendance financière et intellectuelle ; mais tout cela coûte fort cher. En conséquence de cette lignée exclusivement féminine, le trésor devra rejoindre petit à petit les familles des futurs époux de ses filles : sa dispersion est donc programmée ! Quant à son domaine agricole qui comprend de nombreuses rizières irriguées, il aurait besoin d'investissements importants afin d'augmenter sa productivité ce qui permettrait de mieux nourrir la population locale qui baigne encore dans la pauvreté et le sous-développement⁵⁶.

D'un autre côté, son épouse Tamu Rambu Hamu Eti, une femme remarquable, diplômée d'une université javanaise, fille du célèbre *raja* de Pau (Umalulu) Tamu Uumbu Windi Tanangunju, aimerait arriver à

maintenir le haut niveau de qualité de production de textiles traditionnels que sa petite unité familiale continue à fabriquer selon les techniques anciennes⁵⁷. Elle connaît bien la problématique posée par la vente ou non d'un trésor de famille : après la mort de son père, son oncle le nouveau *raja* de Pau (Umalulu) Tamu Umbu Ngikku a vendu l'ensemble du trésor familial, partie la plus sacrée comprise⁵⁸. On songe aussi à un petit musée qui témoignerait de la grandeur passée du village et permettrait d'attirer les touristes encore assez rares à Sumba. Alors, que va-t-on garder, que va-t-on vendre ? Après mûre réflexion, on décide de se défaire des textiles tissés de la main même de Tamu Rambu Yuliana, ses plus belles créations, mais aussi d'une partie des textiles anciens qui se trouvent encore dans le trésor⁵⁹. S'il reste plusieurs objets rituels en or ou en perles de même type, on garde le plus représentatif et l'on se sépare des autres. C'est un moment difficile mais une transition vers la modernité est indispensable si l'on veut espérer une vie meilleure pour ses enfants. Ceci ne peut se faire sans capital, encore ne faut-il pas vendre son âme et dilapider rapidement cette rentrée d'argent une fois qu'elle aura été réalisée ! Mes conseils se borneront à insister d'une part sur l'importance de vendre les objets le plus cher possible, au vu des conditions du marché, et d'autre part à essayer de ne vendre qu'à un petit nombre d'acheteurs (l'idéal serait un collectionneur unique qui deviendrait à son tour le gardien du trésor) afin d'éviter une trop grande dispersion de ce patrimoine. L'avenir nous révélera si cette stratégie a été ou non un succès et si la famille du *raja* de Rindi a réussi grâce à ces ventes son entrée dans la modernité.

Quant à Tamu Rambu Yuliana, son nom restera attaché à sa défense de la religion marapu, à son combat pour le maintien des arts traditionnels, à sa créativité artistique dans la production d'étoffes de grande qualité, à son imposant tombeau et aux souvenirs que ses grandes funérailles laisseront dans la mémoire collective⁶⁰.

BIOGRAPHIE

Diplômé en biologie et écologie humaine de l'université de Genève, Georges Breguet a effectué depuis les années 1970 de nombreuses missions scientifiques en Indonésie dont une importante étude sur les habitants de Tenganan, un village balinais célèbre pour sa production d'étoffes. Devenu collectionneur de textiles, il a été commissaire de plusieurs expositions, en Suisse et en France, consacrées aux arts de l'archipel indonésien.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS (Marie Jeanne), *System and Meaning in East Sumba Textile Design: A Study in Traditional Indonesian Art*, Yale University, Southeast Asia Studies, Cultural Report N° 16, New Haven, 1969.
- _____, « Life and Death on Sumba » in Adams (M.) & Forshee (J.), (éds), *Decorative Arts of Sumba*, Amsterdam & Singapore, Pepin Press, 1999, p. 11-29.
- ADAMS (Marie Jeanne) & Forshee (Jill) (éds), *Decorative Arts of Sumba*, Amsterdam and Singapore, Pepin Press, 1999.
- ADAMS (Ron), *The Megalithic Tradition of West Sumba*, Simon Fraser University, Burnaby, 2004.
- BETKE (Friedhelm), RITONGA (Hamonangan), *Managers of Megalithic Power: Toward an Understanding of Contemporary Political Economy in East Sumba*, Jakarta, BPS – Statistics Indonesia, 2002.
- _____, *Developing a Local-Specific Approach to Poverty Monitoring in Rural East Indonesia: Who Are the Poor in East Sumba?*, Jakarta, BPS – Statistics Indonesia, 2004.
- BRAKEL van (Kooos), DUUREN van (David), HOUT van (Tie), *The Georg Tillmann (1882-1941) Collection. A Passion for Indonesian Art at the Tropenmuseum Amsterdam*, Amsterdam, Royal Tropical Institute, 1996.
- BREGUET (Georges) (éd), *Kriss & Sarong. Masculin et Féminin dans l'archipel indonésien*, Nice, musée des arts asiatiques, 2002.
- BÜHLER (Alfred), *Sumba-Expedition des Museum für Völkerkunde und Naturhistorischen Museums in Basel*, Basel, Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft, 1951 et 1953, No 62, p. 191-217, 267-302, No 64, p. 255-301.
- DJAJASOEBRATA (Alit), HANSSSEN (Linda), « Sumbanese Textiles » in Adams (M. J.) & Forshee (J.) (éds), *Decorative Arts of Sumba*, Amsterdam & Singapore, Pepin Press, 1999, p. 53-153.
- FORSHEE (Jill), « Unfolding Passages: Weaving Through the Centuries in East Sumba » in Adams (M.) & Forshee (J.) (éds), 1999, p. 31-51.
- _____, *Between the Fold. Stories of Cloth, Lives and Travels from Sumba*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2001.
- FORTH (Gregory L.), Rindi. *An Ethnographical Study of a Traditional Domain in Eastern Sumba*, N° 93, La Haye, Verhandelingen van Het Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde, 1981.
- _____, « Uma Mbatangu of Sumba » in Tjahjono (Gunawan) (éd), *Indonesian Heritage*, vol. 6 (architecture), Singapore, Archipelago Press, 1998, p. 42-43.
- GEIRNAERT (Danielle), « Textiles of West Sumba. Lively Renaissance of an Old Tradition » in Gittinger (Mattibelle) (éd), *To Speak with Cloth. Studies in Indonesian Textiles*, Los Angeles, Museum of Cultural History, University of California, 1989, p. 56-79.
- _____, « La représentation de l'union Femme-Homme à Sumba, une île de la Sonde » in Breguet (G.) (éd), Nice, 2002.
- GUELTON (Marie-Hélène), « Use of the Pahudu String Model. Lau Pahudu Weaving from East Sumatra, Indonesia » in *Through the Thread of Time. Southeast Asian Textiles. The James H W Thompson Foundation Symposium Papers*. Ed. By Jane Puranananda, Bangkok, The James H. W. Thompson Foundation, 2004, p. 47-65.

HOLMGREN (Robert), SPERTUS (Anita E.), *Early Indonesian Textiles from Three Island Culture*. Sumba, Toraja, Lampung, New York, Metropolitan Museum of Art, 1989.

HOSKINS (Janet), « Art and Cultures of Sumba » in Barbier (J.P.) & Newton (D.) (éds), *Islands and Ancestors. Indigenous Styles of Southeast Asia*, New York & Genève, Metropolitan Museum of Art, musée Barbier-Mueller, 1988.

_____, « Sumba », in Newton (D.) (éd.), *Arts des Mers du Sud. Indonésie, Mélanésie, Polynésie, Micronésie*, Paris, Adam Biro, 1998, p. 114-123.

KHAN MAJLIS (Brigitte), *Gewebte Botschaften - Indonesische Traditionen im Wandel. Woven Message - Indonesian Textile Tradition in Course of Time*, Hildesheim, Roemer Museum, 1991.

KAPITA (Oemboe Hina), *Kamus Sumba / Kamberra – Indonesia*, Ende, Flores, Arnoldus, 1982.

LANGEWIS (Laurens), WAGNER (Frits A.), *Decorative Art in Indonesian Textiles*, Amsterdam, C. P. J. van der Peet, 1964.

MOSS (A. G. Laurence), *Art of the Lesser Sunda Islands: A Cultural Resource at Risk*, San Francisco, San Francisco Craft & Folk Art Museum, 1986.

_____, « International Art Collecting, Tourism, and a Tribal Region in Indonesia » in Taylor P. M. (éd.), *Fragile Traditions. Indonesian Art in Jeopardy*, Honolulu, 1994, p. 91-121.

NIEUWENKAMP (W.), « Eenige Voorbeelden van het Ornament op de Weefsels van Soemba » in *Nederlandsch-Indië Oud and Nieuw*, 11, p. 259-288, 1927.

RODGERS (Susan), *Power and Gold. Jewelry from Indonesia, Malaysia and The Philippines from the Collection of the Barbier-Mueller Museum*, Genève, 1985. Traduit en français sous le titre *L'Or des îles. Bijoux et ornements d'Indonésie, de Malaisie, et des Philippines dans les Collections du Musée Barbier-Mueller*, Genève, 1991. Réédité sous le titre: *L'Or des îles. Ornaments et bijoux ethniques de l'Insulinde. Donation Barbier-Mueller pour le musée du quai Branly*, Paris, Somogy, 2002.

WARMING (Wanda) & GAWORSKI (Michael), *The World of Indonesian Textiles*, London, Serindia Publications, 1981.

YOSHIMOTO (Shinobu), *Okada Collection : Ikat*, Osaka, Heibonsha, 1996.

REMERCIEMENTS

Cet article n'aurait jamais pu voir le jour sans l'aide généreuse du musée Barbier-Mueller et de son fondateur M. Jean Paul Barbier-Mueller. Ce récit doit aussi beaucoup aux travaux universitaires des chercheurs qui ont fait connaître Sumba et Rindi. Un merci particulier au D^r Gregory Forth, au D^r Monni Adams, au D^r Danielle Geirnaert et au D^r Jill Forshee pour leur amabilité et leurs encouragements.

NOTES

1. On trouve un bon résumé de l'ethnographie de Sumba orientale dans Adams (1999).
2. La langue, de type austronésien, parlée dans la partie orientale de Sumba est le Kamberra. Pour la graphie des termes locaux utilisés dans cet article, nous avons consulté Kapita (1982) et Forth (1981). En cas de différences avec la graphie que nous suggérâmes nos informateurs locaux, nous avons choisi la forme actuellement en usage à Rindi.
3. On trouve peu de rizières irriguées à Sumba orientale mais on peut souligner un important développement de cette technologie agricole dans la région de Melolo, proche de Rindi. Certaines de ces rizières appartiennent au *raja* de Rindi.

4. Betke & Ritonga (2002 & 2004). Ces rapports sont disponibles sur les sites Internet : [www.gtz-asia online.org/HDP/Lib.nsf/03320CA20F0B923D847256D2B00227BACA/\\$FILE/%201.7%20-%20Political%20Economy%20East%20Sumba%20-%20Betke.pdf](http://www.gtz-asia online.org/HDP/Lib.nsf/03320CA20F0B923D847256D2B00227BACA/$FILE/%201.7%20-%20Political%20Economy%20East%20Sumba%20-%20Betke.pdf) et www.rcpm.net/files/pdf/Who_Are_The_Poor_In_East_Sumba.pdf

5. Une essence qui avait pratiquement disparu de l'île au début du XX^e siècle.

6. Ce sont les biens meubles que l'on trouvait dans les trésors des familles nobles.

Remarquons que la grande majorité de ces objets ont, d'une part, fini dans les tombeaux des personnages importants de la noblesse où pour l'instant ils reposent en paix, ou, d'autre part, été échangés (plus exceptionnellement volés) contre des avantages, des biens ou de l'argent liquide et exportés à Bali ou à Jakarta (Batavia au temps de l'administration coloniale), puis à l'étranger, pour finir dans les musées ou les collections privées. Ces transactions d'objets à haute valeur artistique eurent lieu en deux vagues.

Premièrement, lors de la période coloniale, entre 1910 et 1950, il s'agissait surtout de textiles de qualité dit kain *raja* et d'objets à caractère ethnographique. Deuxièmement, depuis les années 1970 à nos jours, il s'agissait toujours de textiles mais aussi d'objets en or, en perles, en bois et en pierre. Ces achats ont été souvent le fait de marchands chinois et arabes originaires de Sumba et ayant un magasin d'antiquités à Bali, mais aussi de marchands d'art et des collectionneurs originaires d'Europe, d'Amérique ou du Japon venus sur place. Au sujet de cette première vague, on peut consulter :

- Djajasoebrata & Hanssen (1999) concernant la collection Wielanga, récoltée sur place à Sumba au début du XX^e siècle ; cette collection se trouve au musée d'ethnographie – actuellement « Wereldmuseum (World Arts Museum) » – de Rotterdam ;
- Nieuwenkamp (1927) concernant la collection récoltée sur place à Sumba par cet artiste voyageur ;
- Langevis & Wagner (1964) concernant les textiles de Sumba du musée des Tropiques d'Amsterdam ainsi que ceux de la collection de Langewis ;
- van Brakel, van Duuren & van Hout (1996) concernant les textiles de Sumba de la collection Tillmann du musée des Tropiques d'Amsterdam ;
- Bühler (1951 & 1953) concernant l'importante collection récoltée sur place à Sumba en 1949, près de 6'000 objets dont plus d'une centaine de textiles ; cette collection se trouve au musée d'ethnographie – actuellement musée des cultures – de Bâle.

Au sujet de cette deuxième vague, on peut consulter :

- Rodgers (1985) pour les objets en or de Sumba de la collection d'ornements et de bijoux ethniques de l'Insulinde du musée Barbier-Mueller ; cette collection se trouve maintenant au musée du Quai Branly à Paris ;
- Holmgren & Spertus (1989) pour les textiles de Sumba de leur collection qui se trouve partiellement à la « National Gallery of Australia » à Canberra ;
- Khan Majlis (1991) pour les textiles de Sumba de la collection Luth ;
- Yoshimoto (1996) pour les textiles de Sumba de la collection Okada.

La problématique de l'érosion de la culture matérielle dans les petites îles de la Sonde a été analysée par Moss (1986 & 1994). Pour mieux comprendre l'impact de ces changements sur la société sumbanaise, il faut lire Forshee (1999 & 2001). En 2004, dans la partie orientale de Sumba, il ne restait plus qu'un petit reliquat d'objets culturels de valeur en possession des familles nobles, la principale exception étant le trésor de Rindi.

7. Un bon résumé des connaissances actuelles de la préhistoire et protohistoire locales peut se trouver dans Adams (2004).

8. L'existence d'une classe d'esclaves *ata* est démontrée à Rindi dès le XVIII^e siècle (Forth 1981, p. 217). La législation coloniale hollandaise et particulièrement indonésienne n'ont jamais reconnu ce type de statut social traditionnel. Il n'existe officiellement à Sumba que des citoyens libres, l'esclavage étant puni par la loi. Toutefois, lors des cérémonies, les descendants des anciens esclaves *ata* qui continuent pour la plupart de vivre dans les maisons nobles remplissent les rôles rituels auparavant réservés à leurs ancêtres.

9. La christianisation de l'île, principalement menée par l'Eglise Calviniste Hollandaise, a commencé au début du XX^e siècle. On peut estimer qu'actuellement les chrétiens représentent la moitié de la population d'origine locale où l'on note un fort développement des sectes protestantes de type pentecôtiste. Les habitants du domaine de Rindi et plus spécialement sa classe noble, sont encore dans leur très grande majorité des adeptes de la religion *marapu*.

10. Le dualisme masculin-féminin dans l'archipel indonésien a été le thème d'une exposition récente dont l'auteur de cet article était le commissaire scientifique (Breguet 2002). On trouve aussi dans ce catalogue une analyse par Geirnaert (2002) de cette forme de dualisme dans les cultures de Sumba.

11. Pour une description plus complète des mythes fondateurs à Rindi, voir Forth (1981, p. 89-94).

12. Dans le reste de Sumba, les activités religieuses se font sous la direction de *ratu*, une charge liée à certains clans qui font le pendant au pouvoir temporel exercé par les clans nobles *maramba*. Forth (1981, p. 237-249).

13. D'une manière générale, pour une étude exhaustive de Rindi, il faut toujours se référer à la grande monographie de Forth (1981).

14. Forth (1981, p. 10-13).

15. Le *kanatar* est une chaîne, celle à laquelle il est fait allusion ici est en or et mesure plusieurs mètres ; elle fait toujours partie du trésor de Rindi.

16. Une décoration hollandaise qu'il portait sur la poitrine.

17. Appelé Umbu Wunggi Keimaraku (dit Umbu Kudu) par Forth (1981, p. 422).

18. Par exemple, en 2003, le poste de *camat* (préfet de district) était occupé par Umbu Laratuka, un membre du lignage de la Uma Andungu.

19. Pour une analyse illustrée plus complète de l'art à Sumba, voir Hoskins (1988 & 1998). En ce qui concerne l'art textile, voir Adams (1969), Warming & Gaworski (1981), Holmgren & Spertus (1989), Geirnaert (1989 & 2002), Adams & Forshee (1999), Forshee (2001) et pour les objets en or, voir Rodgers (1985).

20. Forth (1981, p. 23-44). Pour une excellente illustration d'une maison traditionnelle, voir Forth (1998).

21. Les statues originelles ont été remplacées, il y a une vingtaine d'années, par des statues de formes plus symboliques. Quant aux bijoux de la grande maison traditionnelle, ils ne sont plus exposés sur le toit depuis de nombreuses années. Toutefois, en 2004, ils étaient encore en possession du clan qui discutait de leur éventuelle cession, l'argent ainsi récolté devant servir à la réparation de la maison. Signalons encore que des objets décorés en bois parmi lesquels un chandelier qui faisait partie du mobilier de la maison de cérémonie, mais dont l'usage avait été abandonné, ont été vendus ces dernières années.

22. Voir Rodgers (1985, p. 174, fig. 31).

23. La technique décorative *pahikung* aussi appelée *pahudu* est la grande spécialité de Pau (Umalulu) mais il faut se rappeler que les *rajas* de Rindi épousaient des femmes provenant de Pau ; il n'est dès lors pas étonnant que cette technique soit aussi bien maîtrisée à Rindi, voir Guelton (2004).

24. Pour une analyse complète de ces transformations, voir Forshee (1999 & 2001).

25. Pour une description de ces bijoux et ornements ainsi que leurs usages voir Rodgers (1985).

26. Forth (1981, p. 94-98).

27. Rodgers (1985, p. 174-175).

28. Un rouet ancien montrant deux figures représentant un couple *marapu* qui appartenait au trésor de Rindi et qui était auparavant utilisé par les princesses pour filer le coton destiné à fabriquer les étoffes devant être données à leurs futurs époux se trouve actuellement dans une collection américaine car il avait été vendu par Tamu Rambu Yuliana à un antiquaire indonésien dans les années 1980 ; il est illustré dans Breguet (2002, p. 15).

29. Forth (1981, p. 61).

30. Forth (1981, p. 182).

31. Témoignage d'un policier recueilli par l'auteur.

32. On trouve une description très complète des rites funéraires à Rindi dans Forth (1981, p. 171-213).

33. Les actions directes sur le corps du décédé afin de l'empêcher de se décomposer rapidement sont encore tenues secrètes.

34. Appelé *ruhu banggi* par Adams (1969, p. 88) et Forth (1981, p. 171) ou *rohu banggi* par Warming & Gaworski (1981). La bande *rohu banggi* enroulée sur le corps du défunt est plus courte que celle qui portera le *papanggang* lors des funérailles et qui peut mesurer jusqu'à 12 mètres de long. Auparavant, ces bandes tissées mais non ikatées servaient à protéger le corps des cavaliers lors de leurs expéditions guerrières et plus particulièrement celui du *kaboran*, le leader des guerriers lui conférant ainsi l'invulnérabilité (Adams 1969, p. 154). Toutefois depuis les années 1930, il est apparu une nouvelle tendance qui a consisté à ikater partiellement ou pleinement ces longues bandes. On trouve une description de la plus célèbre d'entre-elles, qui était en possession de la famille du *raja* de Tabundung, dans Warming & Gaworski (1981, p. 79) ainsi qu'une illustration dans Yoshimoto (1996, p. 83, fig. 145). Geirnaert (1989, p. 76) discute de l'origine de ces bandes ikatées et conclut qu'il s'agit surtout d'une production à usage touristique, une opinion qui devrait être nuancée par l'indiscutable authenticité rituelle de certaines étoffes ikatées de ce type examinées par l'auteur.

35. On trouve dans la littérature plusieurs graphies pour ce nom : *papangga*, *pahapang-gangu* ou *papanggangu*. Forth (1981, p. 496) qui utilise la graphie *papanggangu* en donne la définition suivante : « gardien spécialement habillé d'un corps noble ».

36. D'après Forth (1981, p. 197), à Rindi, il s'agit d'esclaves d'un clan noble ou alors d'hommes libres d'un rang inférieur mais pour les funérailles princières, ce sont toujours des esclaves qui sont utilisés.

37. Forth (1981, p. 459) écrit que, selon la mémoire collective, lors de l'enterrement du dernier *raja* gouvernemental, dans les années 1960, son cheval était, lui aussi, entré en transe.

38. Voir la description du rite *kawarungu* dans Forth (1981, p. 196-197). Il note que cette

structure provisoire construite sur le tombeau dans laquelle les *papanggang* doivent résider, durait autrefois une quinzaine de jours. Toutefois, à la suite de l'enterrement du dernier *raja* de Rindi, Forth (1981, p. 459) note que cette structure était restée en place plusieurs années.

39. Voir la description des cérémonies *banjalu wai mata* dans Forth (1981, p. 185-187) et *pahili mbuala* dans Forth (1981, p. 189-190).

40. Un *hinggi* de la collection Tillmann, conservé au musée des Tropiques d'Amsterdam (No Inv. 1172-1101), acquis avant 1940, donc antérieur à la production de Tamu Rambu Yuliana, présente lui aussi cette disposition de type *pagisore*.

41. Rodgers (1985, p. 54, fig. 50 & 171, fig. 126).

42. Rodgers (1985, p. 171).

43. Membre du lignage de la maison Uma Andungu, Uumbu Charma est un des seuls nobles de Rindi à parler correctement l'anglais car il a vécu longtemps à Bali dans le milieu des antiquaires. C'est un personnage attachant doublé d'un excellent connaisseur des rites et des traditions de son domaine dont il a photographié les nombreuses cérémonies.

Il a été pour l'auteur un informateur incontournable et un ami ; qu'il soit ici sincèrement remercié pour son aide sans laquelle cet article n'aurait jamais pu voir le jour. Sa personnalité ambiguë navigant entre le monde traditionnel de Sumba et la modernité marchande de Bali, ainsi que celles d'autres membres du domaine de Rindi, ont été décrites dans Forshee (2001, p. 85-107).

44. Ces prises de vue vidéo ont toutes été faites en 2003, le 18 octobre par Lini Moertiono, le 1er novembre par Nicolas Millet, le 8 novembre par l'auteur et le 20 novembre par Patrick Olivier et l'auteur. Que toutes ces personnes trouvent ici les vifs remerciements de l'auteur pour leur travail et leur patience dans des conditions de tournage passionnantes mais difficiles.

45. Ces funérailles ont été filmées par Janet Hoskins et Laura Scheerer Whitney qui en ont fait un documentaire intitulé : *Funeral of the Raja of Kapunduk, East Sumba, Indonesia*, 1988.

46. A Sumba, la chique de bétel, présentée dans un panier en sparterie, consiste en fruits de bétel - *Piper betle* (L.) - de forme oblongue à connotation masculine et en noix d'arec - *Areca catechu* (L.) - de forme ronde à connotation féminine ; le tout est additionné de poudre de chaux. Les hommes adultes portent un sac à bétel (*kalumbut*) et les femmes adultes possèdent un panier à bétel (*mbula hapa*). Le port de ces objets est obligatoire si on quitte son domicile ou dans les occasions formelles. Ces objets sont le pendant d'un autre objet que l'on doit obligatoirement porter lors des sorties, le sabre *kabiala* pour les hommes et le couteau sabre *kahidi yutu* ou *leding* pour les femmes.

47. Son époux Uumbu Makapaki est décédé en 1992, c'était un des hommes forts de Rindi car il était le chef de la maison noble Uma Andungu et le petit cousin de l'ancien *raja* Uumbu Hapu Hambandina. Au sujet des différentes branches du clan Ana Mburungu, voir Forth (1981, p. 85-107). Ses funérailles ont eu lieu en 1995 et ont été filmées par une équipe allemande sous la direction d'Astrid Dermutz qui en a fait un documentaire intitulé : *Sumba - Erinnerungen an den rituellen Tod*.

48. Remarquons que ces grandes funérailles (Kanatang et Rindi) ont eu lieu lors de la campagne électorale indonésienne de 2003. Le renouvellement des autorités du parlement du *kecamatan* (département) de Sumba orientale a donné lieu à une campagne électorale

agressive et disputée dans laquelle les familles princières ont joué un rôle prépondérant. Les réunions des familles princières lors de ces funérailles ont donc permis de consolider d'anciennes alliances ou d'en forger de nouvelles en vue de cette importante élection locale.

49. Selon Kapita, cité par Adams (1969, p. 160), il y a quatre types de chants lors des funérailles :

a. Le récit de l'origine des ancêtres *marapu* ;

b. La généalogie de la personne décédée ;

c. L'histoire de la vie de la personne décédée ;

d. Le récit du voyage des morts dans l'au-delà.

50. Au-delà des domaines invités dans le cadre des relations traditionnelles de parenté, d'alliance et de pouvoir, le clan a dû tenir compte dans ses invitations des relations nouées dans le cadre plus moderne de l'administration et du pouvoir politique actuel. Par exemple, le *bupati* (régent) de Sumba orientale, un lointain cousin, n'a pas été invité qu'en qualité de spectateur. Il n'aurait pas eu le droit de participer aux cérémonies rituelles pour des raisons familiales complexes. Les relations d'affaires du clan ont elles aussi été conviées comme spectateurs et c'est pourquoi on a pu noter la présence de plusieurs personnalités de Waingapu d'origine chinoise ou arabe dont deux antiquaires établis à Bali, Kinga Laurens et Filemon Kowehe. On a noté aussi la présence d'invités indonésiens dont une équipe de la chaîne de télévision RCTI qui a fait une émission documentaire sur ces funérailles ainsi que quelques journalistes et photographes. Les visiteurs étrangers étaient une petite douzaine dont les animateurs de la fondation « Threads of Life » Jean Howe et William Ingram, l'historien Jean Couteau, l'antiquaire de Singapour Georgia Kan et l'expert international en art indonésien Thomas Murray.

51. S'il s'était agi d'un défunt, cette étoffe aurait été de type *hinggi*.

52. Forth (1981, p. 183).

53. Le lecteur intéressé trouvera dans Forth (1981, p. 171-213) une description très complète de l'ensemble des différents rituels funéraires.

54. On trouve dans Forth (1981, p. 204) une carte du trajet accompli par l'âme des morts jusqu'à leur retour à l'étage supérieur de la maison traditionnelle du clan.

55. Une estimation de ces dépenses se situe aux alentours de 30 000.- USD, sans compter les échanges de présents rituels et l'immobilisation définitive des objets précieux qui ont été laissés dans le tombeau.

56. Betke & Ritonga 2002 & 2004.

57. On peut voir des exemples de cette production sur le site Internet de la Fondation « Threads of Life » : <http://www.threadsoflife.com/sumba.html>

58. A ce sujet, voir le commentaire de Rodgers (1986, p. 175).

59. On continuera à produire des doubles de ces étoffes dans le cadre de l'atelier familial.

60. Ce récit, les photographies et le film vidéo qui l'accompagnent, sont dédiés à la population de Rindi dans l'espoir qu'ils serviront à préserver la mémoire de Tamu Rambu Yuliana, du domaine de Rindi et de ses traditions.